

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficience visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

# LE RETOUR D'ARIANE

Du même auteur chez À vue d'œil,  
éditions en grands caractères :

*L'Arbre à pain*

*La Promesse à Élise*

*L'Héritier du secret*

*Dans les yeux d'Ana*

*Les Enfants de Val Fleuri*

*Les Fiancés de l'été*

*Les Naufragés du déluge*

CHRISTIAN LABORIE

# LE RETOUR D'ARIANE

LES FIANCÉS DE L'ÉTÉ

\*\*

*Roman*



© Les Presses de la Cité, 2022.

© À vue d'œil, 2022,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0611-7

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

## Avertissement

Ce roman est une pure fiction. Toutefois, son développement a été placé dans un cadre réel. Si l'auteur a pris des libertés avec la géographie, certains événements et les quelques personnages ayant vécu à l'époque et qu'il a mis en scène, les faits auxquels il se réfère ont été transcrits avec la volonté de rester fidèle au contexte historique.

PREMIÈRE PARTIE

*Le retour*

1958

# 1

## *Florac, Lozère*

La vallée somnolait comme au sortir d'une torpeur lancinante. L'été s'affirmait, écrasant les habitants sous une épaisse chape de plomb. C'était chaque année la même ritournelle. Après avoir espéré que le ciel s'embrase pour mettre fin aux froidures de l'hiver, nombreux étaient ceux qui souhaitaient échapper aux touffeurs estivales. Dans la plaine, juillet était le mois des récoltes et, dans le haut pays, celui de l'estive. La vie s'activait dès lors que les bergers revenaient et que leurs bêtes reprenaient possession des pâturages de montagne.

Pour le vieux Félicien, chaque saison était un éternel recommencement. Jamais il ne maugréait contre la chaleur excessive, le froid trop intense, les pluies dévastatrices



ou les coups de vent ravageurs qui essaieraient le ciel et purifiaient l'atmosphère des miasmes de l'hiver. L'été, il restait tapi à l'ombre de son tilleul séculaire, plongé dans une sieste que rien ne perturbait, pas même les rares automobiles qui se risquaient sur la placette du village de Cazeneuve près de laquelle son mas de pierre blonde défiait le temps tel un roc inexpugnable. Il aimait flâner dehors malgré la forte température, prétextant que l'hiver suffisait bien à la réclusion lorsque l'air se cristallisait et que la bise du nord s'immisçait dans les intérieurs par les interstices des portes et des fenêtres mal jointées.

Au printemps, avec le retour des beaux jours, il trépignait d'impatience pour sortir les quelques brebis qu'il élevait encore afin de ne pas demeurer inactif, ce qu'il expliquait avec fierté quand on lui faisait remarquer qu'il avait mérité de prendre sa retraite.

La retraite ! Il exécrait ce mot qui, dans sa pensée, désignait le recul, l'abandon, comme

celui d'une armée en déroute. Il gardait toujours en mémoire ce qu'il avait enduré au cours de la Grande Guerre, les avancées et les replis des troupes françaises devant l'ennemi, la retraite comme salut, immédiatement suivie par la contre-offensive meurtrière qui clouait ses camarades de combat au sol, dans d'effroyables souffrances.

Non, la retraite, Félicien ne voulait pas en entendre parler ! C'était bon pour ces hommes de la ville qui travaillaient dans les bureaux ou dans les usines, qui attendaient chaque mois leur salaire et, à la fin de leur vie, cette oisiveté si longtemps miroitée. En fait, combien de temps profitaient-ils de cette période soi-disant heureuse et tant espérée, tous ces gens qui, parfois, lui signifiaient gentiment qu'à son âge il ferait mieux d'apprécier les quelques années qui lui restaient à vivre ?

À soixante-dix ans révolus, Félicien ne sentait pas le poids des ans sur ses épaules, et il en aurait montré à de plus jeunes que

lui s'il lui avait fallu prouver qu'il était toujours capable de tondre ses brebis en un temps record ou de remonter un mur de pierre sèche éboulé après un violent orage !

Toute son existence n'avait été consacrée qu'au dur labeur sur la terre de ses aïeux léguée par son père à sa mort. Une terre de misère et non de cocagne, comme d'aucuns, venus de la ville pour passer quelques jours de vacances au soleil, avaient tendance à croire. Qu'en savaient-ils, ces messieurs de Nîmes, de Montpellier ou de Paris, certains professeurs d'université, d'autres médecins ou ingénieurs en mal de retour à la nature et qui prétendaient que les paysans ne connaissaient pas leur bonheur, loin de la pollution, du trafic automobile et du rythme trépidant de la vie moderne ?

Se détendre ! Les vacanciers qui débarquaient en grand nombre au début des années 1950 n'avaient que ce verbe à la bouche pour justifier leur présence dans une vallée qui, jusque-là, n'avait jamais

attiré les foules. Les Cévennes n'étaient pas la Côte d'Azur, et la vallée de la Mimente ne présentait aucune similitude avec celles de la riante et proche Provence ou de l'arrière-pays niçois.

Florac n'était qu'un gros bourg niché entre les contreforts du causse Méjean et ceux des Cévennes. Au-delà, on n'accédait au pays voisin que par des cols aux pentes raides et des routes escarpées. C'était un bout du monde pour qui ne connaissait pas la région, un havre de paix pour qui y habitait et travaillait sans se soucier du tumulte des villes.

\*

Félicien était de ceux-là. De ces gens habitués à la vie dure des montagnes. De mémoire de ses ancêtres, jamais depuis des générations un membre de sa famille n'avait quitté le village dont ils étaient originaires, hormis un lointain cousin, parti

en Argentine tenter l'aventure au lendemain de la guerre de 1870 et dont la terre qu'il avait donnée en héritage à ses descendants portait depuis le nom évocateur de « L'Amérique ». Il en éprouvait une grande fierté et se sentait redevable au ciel de lui avoir permis de traverser plus de la moitié de ce siècle en bonne santé, sans grands malheurs, mis à part la disparition précoce de ses parents et la tristesse du deuil, à la mort de sa femme, Simone. Choses toutes naturelles, en somme, se consolait-il pour ne pas sombrer dans le chagrin.

Certes, à son retour de la Grande Guerre, en 1918, alors qu'il s'en était sorti miraculeusement indemne, il faillit devenir fou de douleur quand on lui annonça que Jeanne, sa fiancée, ne l'avait pas attendu. Elle lui avait écrit de longues lettres enflammées jusqu'au printemps de l'ultime année de combats. Puis celles-ci s'étaient espacées, raréfiées. Félicien crut que le courrier avait du mal à atteindre le front. Et il ne s'était

pas inquiété outre mesure de ce brusque silence, après que la dernière lettre lui fut parvenue.

Une fois rentré chez lui après l'armistice, lorsque ses parents lui apprirent la terrible réalité, il demeura incrédule. Jeanne n'avait pas pu l'abandonner sans explication ! Ne lui avait-il pas promis de l'épouser dès la paix retrouvée ? D'un commun accord, ils avaient décidé d'attendre la fin des hostilités, pour ne pas courir le risque de donner naissance à un orphelin de père si Félicien n'était pas revenu vivant, comme ce fut le cas pour beaucoup de soldats sacrifiés pour la patrie.

Personne dans le village ne lui fournit des nouvelles de Jeanne. Ses parents savaient seulement qu'elle était partie avec un Espagnol, dont le pays n'était pas impliqué dans le conflit. Un maçon catalan, lui avaient-ils avoué, qui travaillait pour un entrepreneur de travaux publics sur la route du Pompidou. En l'absence des hommes mobilisés par la guerre, un certain nombre

d'étrangers avaient remplacé ces derniers dans les fermes, les usines, les mines ou à la voirie. Ils rappelaient aux plus anciens l'époque lointaine où les Piémontais avaient afflué dans la région et semé un vent de méfiance à leur égard. Des maris avaient été trompés, des filles avaient quitté leurs parents pour suivre ces Italiens à l'accent chantant et aux paroles hâbleuses. Certains s'étaient enracinés dans le pays, et il n'était pas rare de trouver dans la population des villages cévenols, surtout ceux situés le long des voies ferrées, des Baccala, des Maggiore ou des Tacchini.

Jeanne n'avait pas de famille dans la commune. Issue de l'Assistance publique, elle avait été placée dans des fermes dès l'âge de sept ans. Lorsqu'elle eut atteint ses quatorze ans, des paysans l'avaient recueillie, lui permettant d'échapper enfin à une existence d'orpheline. Sous leur toit, elle vivait heureuse, même si elle n'était pas